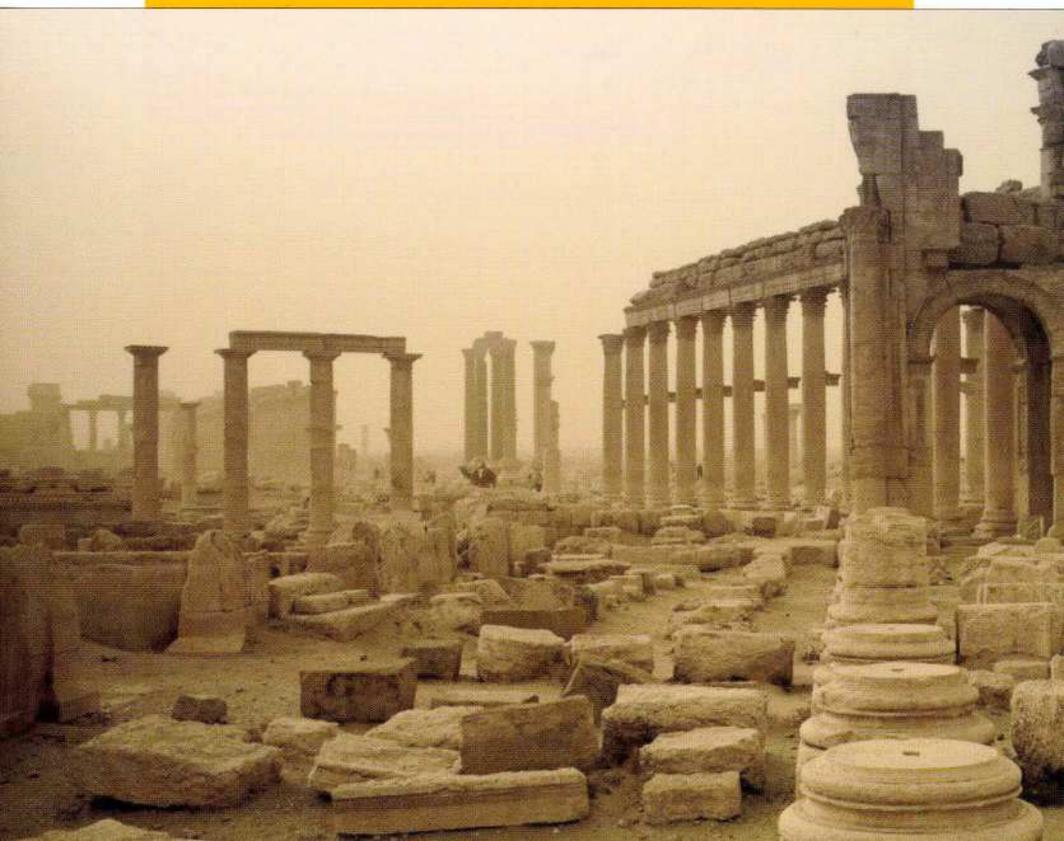


LUCIEN D'AZAY

SUR LES CHEMINS
DE PALMYRE

RÉCIT



SUR LES CHEMINS
DE PALMYRE

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS LES BELLES LETTRES

Ovide ou l'Amour puni, collection « Eux & Nous », 2001.

Tibulle à Corfou, collection « Eux & Nous », 2003.

Le Faussaire et son double, vie de Thomas Chatterton, 2009.

Trois excentriques anglais, portraits, 2011.

AUX ÉDITIONS GALLIMARD

À la recherche de Sunsiaré, enquête biographique, 2005.

AUX ÉDITIONS CLIMATS

A Sentimental Journey (à travers Chaillot et Passy), récit, 1995.

Nouveaux Exercices de style, pastiches, 1996.

La Volupté sans recours (autour du Verrou de Fragonard), essai, 1996.

Florence, récit, 1999.

Voyage aux Pyrénées, en collaboration avec Alina Reyes et Stéphanie Benson, 2000.

Les Cendres de la Fenice, choses vénitiennes, 2000.

Sonia Stock, roman, 2002.

AUX ÉDITIONS ROBERT LAFFONT

Contre-enquête, entretiens avec Alphonse Boudard, 1998.

Principales traductions

Le Serpent des blés, de T. M. Rives, traduit de l'anglais, Zulma, 2005.

Orthodoxie et Hérétiques, de G. K. Chesterton, traduits de l'anglais, Flammarion, 2010.

LUCIEN D'AZAY

SUR LES CHEMINS
DE PALMYRE

Récit



LA TABLE RONDE
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2012.
ISBN 978-2-7103-6904-2.

www.editionslatableronde.fr

Nous eûmes jusqu'à une heure avancée de la nuit une discussion passionnée : avions-nous, nous aussi, des voyages programmés dans notre système nerveux central ? C'était, semble-t-il, la seule façon d'expliquer notre besoin insensé de mouvement.

BRUCE CHATWIN, *En Patagonie*.

Préambule

Avant que son titre définitif ne s'impose, ce récit s'intitulait Thermidor en Syrie. Onzième mois du calendrier républicain, Thermidor s'étend du 19 juillet au 18 août : à quelques jours près, c'est cette période, au plus fort de l'été 2008, que nous avons choisie, Chloé Saint-Ange et moi, pour nous rendre en Syrie. Nous nous proposons d'explorer ce pays en francs-tireurs, le plus librement possible, en soulevant un coin du voile soi-disant républicain sous lequel s'exerce un pouvoir autocratique depuis plus de quarante ans. Chloé était alors enceinte : ce voyage était aussi pour nous l'occasion de réfléchir aux circonstances dans lesquelles nous allions mettre notre enfant au monde. Sur les chemins de Palmyre, écrit quasiment sur le vif, est à la fois l'itinéraire de la découverte d'un territoire et d'une nation, et une réflexion sur certaines valeurs politiques

et religieuses de notre époque. Thermidor évoque par ailleurs la fin d'un régime de terreur, que l'on peut désormais augurer en Syrie à la lumière des derniers événements du « Printemps arabe ». Ce fabuleux pays aspire à une aurore démocratique, et il l'envisage déjà avec émerveillement, comme on envisage une naissance plutôt qu'une « renaissance »¹.

1. Créé à Damas en 1947, le parti « socialiste et panarabiste » actuellement au pouvoir en Syrie s'appelle Baas (ou Baath), c'est-à-dire « résurrection » ou « renaissance » en arabe.

Pourquoi dans toutes nos langues occidentales dit-on « tomber amoureux » ? Monter serait plus juste. L'amour est ascensionnel comme la prière. Ascensionnel et éperdu.

NICOLAS BOUVIER, *Le Poisson-scorpion*.

Türk Hava Yollari : ainsi s'appelle la compagnie en version originale, mais que veulent dire les deux derniers termes ? Je pose la question à Chloé au moment où elle se penche pour regarder par le hublot. « Youpi ! on s'envole ! » répond-elle sans hésiter. Les volets d'intrados rentrent dans les ailes tandis que le train d'atterrissage se replie sous nos fesses. Clac ! Chloé jubile. J'espère que le petit poisson qui croît à l'intérieur de son ventre aura aussi le sens de l'humour. Petit poisson ? C'est ainsi que nous l'appelons en attendant de lui trouver un prénom, à cause du signe zodiacal sous lequel il est censé naître. Est-il sensible à l'ascension ? Mastique-t-il pour ne pas avoir mal aux oreilles ? L'hôtesse nous enjoint de garder nos

ceintures attachées jusqu'à ce que l'avion ait atteint l'altitude et la vitesse de croisière. Nous survolons la Corne d'Or, Sultanahmet et le sérail de Topkapi. Aux aguets comme de grosses araignées pataudes, Sainte-Sophie et la Mosquée Bleue dressent leurs fusées vers le ciel. Vont-elles nous allumer au passage ? « On dirait des vaisseaux extraterrestres. Des vaisseaux *sympathiques* », me souffle Chloé à l'oreille, de sa voix flûtée de petite fille. À peine ai-je le temps d'apprécier la justesse de son image que nous avons traversé le Bosphore ; voilà déjà l'Anatolie. Dans deux heures, nous atterrirons à Damas.

Qu'allons-nous faire en Syrie ? Le sourcil en apostrophe, Chloé m'adresse un demi-sourire, sa fossette parachevant le point-virgule, comme si elle lisait dans mes pensées. Elle semble chercher une expression de circonstance qui n'empêche pas la pose, et je me demande si c'est Bette Davis, Jeanne Moreau ou Claudia Cardinale qui l'a le plus influencée. Parisienne, oui, des orteils à sa bouche en cœur, en dépit ou en vertu d'une ascendance italienne. Catégorie Betty Boop, comme on n'en fait d'ailleurs plus qu'à Paris. Elle a presque tous les défauts de ses concitoyennes. Et presque toutes leurs qualités. Les qualités de la Parisienne sont d'être frivole, dépensière, narcissique, impatiente, effrontée, gâtée et blasée. Avec cela adorable, au point de séduire les plus récalcitrants, dont je fai-

sais partie. Le Petit Poisson lui ressemblera-t-il ? Comme il sera troublant de la reconnaître chez un enfant en qui je me reconnaîtrai moi aussi ! Mais voilà que je fais de la métaphysique. Il faut dire que l'endroit s'y prête. Les cathédrales du XXI^e siècle, ce sont les avions. Suspendu dans les cieux, à plus de trente mille pieds d'altitude et à près de mille kilomètres à l'heure, on est volontiers enclin à la prière. À plus forte raison s'il y a des turbulences. Se répercutent-elles dans la matrice, carlingue gigogne ? Chloé s'est endormie et dodeline de la tête au gré des masses d'air. R. L. Stevenson parle quelque part du bonheur de la solitude à côté de la femme qu'on aime et qui dort. Pas l'ombre d'un claustrophobe dans cette cabine pressurisée. La plupart des passagers sont barbus ; les passagères ont un foulard sur la tête : on se croirait à Bethléem au début de notre ère, mais personne ne semble s'en émouvoir outre mesure. Un avion pareil à une mosquée où il faudrait se déchausser en tendant sa carte d'embarquement...

À défaut de muezzin, le capitaine prend la parole pour nous indiquer les conditions atmosphériques et l'itinéraire qu'il a choisi. Je me tourne vers le hublot et constate en effet que nous survolons la queue de Chypre, gros lézard beige enchâssé dans le bleu écru de la mer. La côte syrienne n'est plus qu'à quelques dizaines de kilomètres ; nous passons à l'ouest de Lattaquié et

voici soudain le désert, des vagues de sable à l'infini, où l'ombre de l'avion ondoie sur les dunes comme une croix fuyante. Est-ce donc la route qu'empruntèrent les preux chevaliers francs lors de la deuxième croisade ? Serions-nous à la verticale du Krak ? Nous parcourons en deux minutes ce que les hospitaliers de Saint-Jean-d'Acre parcouraient en une journée. J'abaisse la tablette et déplie devant moi la carte du pays. Un territoire dont la superficie équivaut à environ un tiers de la France. En forme de poing fermé, l'index tendu vers l'est, à moins qu'on ne préfère y voir une colombe, ou un revolver. Au sud-ouest, encoche donnant sur la Méditerranée, le Liban n'est guère plus vaste que la Corse, et il s'encastre dans la Syrie comme le Portugal dans l'Espagne. Les deux pays s'étendent au nord d'Israël, qui évoque le chargeur qu'on emboîte dans la crosse de certains pistolets, le Luger Parabellum par exemple.

On raconte que les instituteurs syriens gommèrent l'État juif sur les cartes du Proche-Orient. Damas n'est qu'à une centaine de kilomètres de Beyrouth et de Haïfa, triangle au sud duquel se trouve la Palestine, ou du moins son territoire occupé. Il a fallu une semaine pour obtenir un visa d'entrée en Syrie. Si nos passeports avaient été estampillés par celui d'Israël, on ne nous l'aurait jamais accordé. Je songe à ces fiches qu'on vous fait remplir dans l'avion avant d'atterrir sur

le territoire américain. « Avez-vous l'intention de mener des actions criminelles ou immorales aux États-Unis ? Êtes-vous un espion ? un terroriste ? Avez-vous détenu un enfant dont un citoyen américain avait reçu la garde ? » Etc. « Si vous répondez “oui” à l'une de ces questions, contactez l'ambassade américaine avant de partir pour les États-Unis, on pourrait ne pas vous accorder de visa » (*sic*). Je m'attends à pis depuis que l'hôtesse turque a commencé à distribuer des dépliants au bout du couloir. Contre toute espérance, ce sont des listes de parfums et de boissons alcoolisées et détaxées que l'on peut acheter à bord avant l'atterrissage.



La chaleur nous saisit dès que nous sortons de l'appareil. Impression qu'un sèche-cheveux géant nous ébouriffe tandis que nous descendons la passerelle ; les rafales sont si brûlantes que nous nous protégeons le visage, une main en visière, quoique la brûlure ne provienne pas spécialement du soleil. Un réacteur a-t-il pris feu ? Machinalement, je me retourne pour examiner le Boeing 737. Une nébuleuse torride et vibrante se dégage de la carlingue comme sous l'effet d'un chalumeau. Chloé manque une marche et s'agrippe à mon bras, les yeux révoltés, mais c'est pour rire : « Dans son court-

bouillon, dit-elle, le petit poisson doit cuire au bain-marie. » Il n'y a pourtant pas de quoi plaisanter. Une fois sur le tarmac, on nous apprend que l'aéroport international de Damas est fermé. Le hangar dégingué vers lequel on nous dirige est l'ancienne aérogare. À demi désaffectée, elle paraît se plier sur le côté à la manière d'un château de cartes, alors que des mécaniciens en nage s'arc-boutent pour pousser ses grandes portes coulissantes. Malgré la canicule, les passagers qui nous entourent s'y engouffrent à la hâte avec une urbanité de sauve-qui-peut. À l'intérieur, c'est l'émeute. La foule s'amasse contre deux guérites où des douaniers au béret vert contrôlent les premiers passeports en enregistrant la moindre information dans un ordinateur qui rappelle davantage la calculatrice de Pascal qu'un Macintosh dernière génération. Vingt minutes par personne. Nous devons être cent cinquante dans l'avion. À raison de six passagers à l'heure, et compte tenu de notre place dans la queue (la queue !), on nous laissera passer demain soir, pourvu encore que les douaniers n'aient pas d'horaire. Je prends Chloé par la main et lui propose de profiter du spectacle assise sur un banc. Quelques autres indignés se résignent à quitter la mêlée pour suivre notre exemple. Les femmes s'assoient par terre comme des Bédouines ; les hommes inspectent tristement la charpente du toit en tôle ondulée avec des yeux

écarquillés de héron. Un jeune Polonais essaie de changer des dollars en livres syriennes à un bureau de change dont l'employé ne parle pas anglais. Le premier Occidental est aussitôt refoulé au guichet, alors qu'il se montrait généreusement disposé à agrémenter son visa d'un bakchich.

Nous aurons le loisir de nous rendre compte plus tard que ces belles manières sont parfaitement inutiles. Après qu'un bon tiers des passagers ont franchi les guichets, nous nous apprêtons à rejoindre l'attroupement hétéroclite qui trépigne comme un troupeau dans le hangar. Chloé se blottit contre moi, la tête sur mon épaule, tandis qu'un flot d'hystériques en voile noir se referme autour de nous. Elles nous pincent, nous poussent, nous écrasent les pieds pour passer devant nous en hurlant, comme si leur passeport leur donnait la priorité. « Il ne faut pas vous laisser faire », nous conseille ironiquement l'une d'elles, sans cesser néanmoins de participer à la bousculade. Dans un dernier effort de politesse, je leur signale que Chloé est enceinte, à quoi elles répondent en chœur : « *No English ! No English !* » C'est alors qu'on annonce l'arrivée d'un autre vol en provenance de Riyad. Coiffés d'un keffieh, vêtus de longues djellabas blanches, les Saoudiens envahissent le hangar en trombe, leur passeport à bout de bras à l'instar d'un carton rouge. Ces arbitres fantomatiques espèrent-ils faire évacuer l'aérogare ?

En moins d'un quart d'heure, ils parviennent à faire passer leurs hordes d'épouses avant tout le monde, au point que les douaniers en abandonnent leurs guichets, tamponnant les derniers passeports au hasard, juchés sur des tabourets à roulettes. Nous nous retrouvons dans un hall où nos bagages, jetés en vrac, sont couverts de sable. Chloé a les larmes aux yeux. « Le plus dur, c'est toujours la transition, lui dis-je. Ça ne va pas déjà mieux ? » Armés de kalachnikovs, deux jeunes appelés nous recommandent de nous dépêcher, le dernier taxi va partir. Trouverons-nous enfin le chemin de Damas ?

Le souk est une vulve. Il aspire et capture, captive, enivre, englue, engloutit.

MICHEL ORCEL, *Les Larmes du traducteur*.

C'est un architecte parisien, Michel Écochard (1905-1985), qui est à l'origine de la métamorphose moderne de Damas. Son plan d'urbanisme était censé désengorger la ville aussi radicalement que celui d'Haussmann avait désengorgé Paris un demi-siècle plus tôt : percement de larges avenues, électrification, réseau de conduits souterrains (pour l'alimentation en eau, surtout, la rivière Barada, qui faisait jadis de Damas une merveilleuse oasis, s'étant presque tarie), mais aussi restauration du patrimoine et conservation des monuments historiques. Il s'agissait en outre de développer la capitale d'une manière résolument centrifuge ; la vieille ville, engoncée dans le *castrum* en damier que les Romains lui avaient assigné, s'était pétrifiée autour de ses souks et menaçait d'autant plus ruine qu'on continuait d'y

construire des bâtisses en pisé, sans se donner la peine de rénover les façades en bois des vieilles maisons fluviales à moucharabieh.

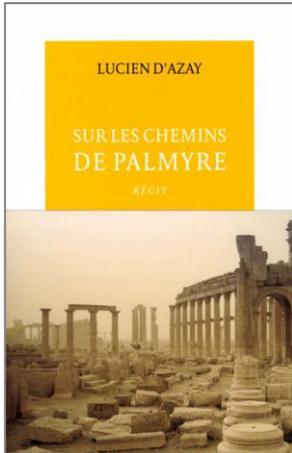
À l'initiative du pays des lumières, Damas allait enfin se désenclaver ; si ce n'est que le projet s'est affranchi de son auteur à la fin du Mandat français (1941). Un enfant devient rarement la personne que ses parents imaginaient en le mettant au monde ; pour peu qu'il leur échappe, ils ne reconnaissent parfois plus rien d'eux-mêmes à travers lui. Sur la base du plan urbain d'Écochard, la ville a bien déployé ses tentacules vers l'extérieur, mais aussi sauvagement et aussi anarchiquement qu'une plante grimpante sans tuteur. Au détriment de l'environnement, bien entendu. À commencer par la Ghouta, cet écrin de jardins luxuriants que les musulmans prenaient autrefois pour le paradis. L'expansion immobilière a submergé les villages les plus proches. Comme les favelas à Rio, les bidonvilles et les constructions illégales (*moukhalafat*) prolifèrent aujourd'hui sur les versants des collines qui couronnent la capitale, tandis que les luxueux quartiers résidentiels aux rues bordées de berlines allemandes et de 4 × 4 japonais semblent singer la province américaine. De grandes artères ont certes été percées, mais elles contournent la vieille ville et se croisent en dépit du bon sens, formant ainsi un entrelacs de chicanes et de gymkhanas où une kyrielle de

Dépôt légal : janvier 2012.

N° d'édition : 238432.

N° d'impression : •••••

Imprimé en France.



Sur les chemins de Palmyre Lucien d'Azay

Cette édition électronique du livre
Sur les chemins de Palmyre de Lucien d'Azay
a été réalisée le 25 janvier 2012
par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782710369042 - Numéro d'édition : 238432).

Code Sodis : N514891 - ISBN : 9782710369066

Numéro d'édition : 238434.